

## Intervention du 4 mai 2002<sup>1</sup>

Ce que je vais dire concerne le lieu de la passe et son fonctionnement. Le lieu de la passe, qu'on l'appelle jury, cartel ou collège de la passe, est un lieu de croisement, une interface ; un lieu où se croisent et se collent l'analytique et l'associatif, cette sorte de mélange qui permet ou empêche qu'il y ait de l'école.

C'est un lieu unique : il n'y en a pas d'autres comme cela. Ici s'articulent recherche et nomination d'analystes. Certes, dans les groupes ou sociétés analytiques on a très souvent — pour ne pas dire toujours — cherché à articuler le travail d'élaboration théorique et le titre ou le grade des analystes. Sur le modèle de l'université, la présentation de l'élaboration théorique d'un cas clinique « contrôlé », par exemple, pouvait être le moyen de se voir décerner un titre.

On retrouve ce qui faisait la matière de cette articulation classique dans ce qui fondait et fonde encore la nomination au titre d'A.M.E. Plus conforme aux lois du groupe, le titre d'A.M.E., par exemple à l'E.F.P., venait après un ou plusieurs contrôles, comme une sorte de reconnaissance. Il sanctionnait le fait qu'un sujet ait participé à des travaux de groupes, des cartels, des séminaires, des enseignements, qu'il ait été un bon écolier, « ici c'est l'École qui s'immisce », écrit Lacan. Même si elle n'est pas accompagnée d'un titre, cette reconnaissance institutionnelle me semble exister dans tout groupe. Et si, comme c'est le cas pour notre École, il n'y a pas de réponse instituée à cette demande de reconnaissance, alors cette dernière va chercher à se faire valoir aussi dans ce lieu de la passe.

Dans cette catégorie on peut ranger plusieurs témoignages de passants qui sont allés dans ce sens ; plutôt que des témoignages portant sur le moment supposé de la passe, l'avènement du désir de l'analyste (je redis des choses triviales), ils m'ont semblé être des demandes de reconnaissance d'une pratique. On a pu demander au cartel par exemple de s'appuyer sur les productions théoriques d'un candidat ou sur l'existence d'une nombreuse clientèle pour exiger d'être nommé A.E.

Le dispositif de la passe, s'il peut aussi entendre cela, ne fonctionne pas pour cet objectif. Il n'est pas fait pour ça. Il y a là comme une méconnaissance du dispositif qui peut — il faut bien le dire — aussi être partagée par des membres de notre association et du collège. Ce n'est pas la tâche du cartel de la passe de nommer cela. Ce serait du ressort d'une autre instance de l'association que de prendre cela en compte et de lui donner le destin qu'il mérite.

---

<sup>1</sup> Intervention faite dans le cadre de l'enseignement public du Collège de la passe.

En commençant je disais que la passe était un lieu unique. C'est une proposition sur quoi tout le monde peut s'accorder, certes, mais essayons de voir — grossièrement — en quoi ce lieu est unique. Par son architecture d'abord, cette combinaison : passant, passeur, cartel, censée être le mieux à même de traiter son objet, de le produire. Par son objet, donc : car ce qui est demandé au passant, au candidat qui se présente pour être A.E., c'est de témoigner de cette passe, de ce moment où dans sa cure est advenu ce fameux désir de l'analyste, de témoigner de sa cure, de ce qu'il a trouvé, rencontré, élaboré au travers du matériel de sa cure.

C'est à partir de cette performance, réalisée, qu'on déduira la compétence de l'A.E. à contribuer à l'avènement de la psychanalyse — ce que Lacan appelle « contribuer au savoir » —, à occuper cette place d'objet dans le discours analytique, c'est-à-dire à fonctionner comme analyste.

Il me semble évident que le fonctionnement de la procédure de la passe dans un groupe — ou une école — influe sur la pratique de ses membres. Comment ? C'est une autre paire de manches que de le dire, ici aussi nous manquons de témoignages. Peut-être que pour chacun cela pose la question de sa propre autorisation : comment chacun a-t-il pu s'autoriser cet acte fou d'être psychanalyste ?

Bien sûr, chacun a ses propres arrangements avec ce qui peut le grattouiller, comme le souligne Freud à la fin de son article « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin » : « [...] nombre d'analystes apprennent à utiliser des mécanismes de défense qui leur permettent de détourner de leur propre personne des conséquences et exigences de l'analyse [...] si bien qu'ils restent eux-mêmes comme ils sont<sup>2</sup>. »

Cette remarque que nous pouvons faire suivre d'une autre, de Lacan celle-là, selon laquelle « la vérité ne fait ni chaud ni froid qu'à ceux qui en sont proches », cette remarque, donc, fait comme une limite à l'épreuve de l'expérience vécue dans le travail du dispositif ; autrement dit : comment les habitants du dispositif sont-ils touchés par ce travail ? En quoi sont-ils enseignés ? Si même ils le sont, puisque on a pu entendre des participants d'un cartel déclarer que pour eux cette expérience n'avait en somme pas fait trace.

L'existence de la procédure de la passe a des effets d'idéalisation. Elle se donne ou plutôt elle est donnée par Lacan comme la terminaison obtenue rarement, et pour un candidat analyste comme la terminaison idéale. Travailler sur la question de la fin de la cure, c'est une voie de recherche que Freud a lui-même indiquée, en soulignant que le praticien faisait lui-même partie de cette question. Avec ce travail sur la terminaison de la cure on reprendra ce que Lacan a qualifié de testament : l'article de Freud « L'analyse avec fin et l'analyse sans

---

<sup>2</sup> S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », *Résultats, idées, problèmes*, t. II, Paris, Puf, 1985, p. 264.

fin<sup>3</sup> » où il noue ensemble la compétence de l'analyste — sa possibilité de terminer une cure pour un autre et la propre avancée analytique de l'analyste — et sa cure.

Cela Lacan le reprendra, en y adjoignant une question (au moins) — comment s'articulent la passe et la terminaison de la cure ? — et un dispositif pour prendre la question. L'ensemble n'étant pas encore périmé.

Il y a des propositions d'apparence simples à examiner : un analysant qui passe à l'analyste témoigne de ce qui le fait s'autoriser. Il témoigne de comment ça s'est produit dans sa cure, cette autorisation. Et par ce témoignage même il apportera sa pierre à la psychanalyse, sa contribution à la question de cet accrochage de la terminaison de l'analyse avec le passage effectif à l'analyste.

Mais cette proposition simple n'est-elle pas devenue un idéal trop pesant, trop fort et en tout cas fort au point de mobiliser et d'aimanter les tensions du groupe ? La circulation même des participants à l'expérience qui permet la mise à l'épreuve du plus grand nombre ne me paraît pas tempérer cette pente glissante. Et passer par la machine du dispositif, c'est pour beaucoup répondre au désir de Lacan.

Est-ce que cela nous met de ce côté où l'idéal inaccessible, avec ses effets inhibiteurs, soulignerait la médiocrité de notre quotidien bonheur ? Est-il possible d'éviter cette pente à l'idéalisation ? À certains moments j'ai eu comme un effet de trompe-l'œil, l'impression que « la passe et la fin de l'analyse » repoussaient tous les autres objets de travail de l'école dans l'obscurité. Analyste de l'école, ce titre — je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas un titre — efface les autres titres, tout comme la passe a écarté ou relativisé les autres modes de nomination.

Le lieu de la passe est comme le lieu géométrique des enjeux politiques et des enjeux analytiques. Or, ce devrait, ce doit être l'endroit où les enjeux politiques — j'entends par là ce qui touche à l'organisation du groupe — sont écartés, suspendus, repoussés par et pour le travail analytique, par le travail sur le texte. Avec ce corollaire que lorsqu'on lâche les références analytiques on se retrouve toujours dans le jeu « politique », dans le fonctionnement du « pèse-personne », c'est-à-dire dans le champ du groupe et le jeu de reconnaissance imaginaire qui organise la cooptation : dans la passe il s'agit de la reconnaissance d'un savoir, de savoirs, pas de la reconnaissance d'un sujet.

Du « bon » fonctionnement du dispositif de la passe — car le dispositif peut lui aussi être « courbé, gauchi » — dépendent deux choses qui n'en font qu'une :

- qu'un peu de savoir soit élaboré qui permette à la psychanalyse de durer ;
- que des analystes, des agents de ce discours soient produits.

---

<sup>3</sup> S. Freud, « L'analyse avec fin... », *op. cit.*

Le cartel de la passe abandonne l'utilisation et la recherche de critères externes (une certaine normalité, un certain type de génitalité...) et essaie de se centrer sur ce qui se passe en fait lorsqu'une analyse s'achève. Je vais terminer par ce point, en proposant des repères — non exhaustifs — à partir desquels je pense que je peux travailler.

D'abord, puisque le dispositif de la passe est un dispositif de lecture, se pose la question de savoir : comment l'à-lire est-il produit ? Il y a donc de ma part quelque chose que je sens être une attente — sans trop m'attarder sur le caractère composite de cette attente — et qui porte sur la fabrication du texte.

Des passeurs, j'attends qu'ils respectent le texte du passant, qu'ils le transmettent sans en rajouter et qu'ils ne remplacent pas les signifiants du texte par la signification qu'ils y ont entendue : qu'ils transmettent les mots du passant, ses signifiants et non pas les significations qu'ils prêtent au texte et qui arasent les signifiants. S'ils sont désignés dans un moment particulier de leur analyse où leur rapport à la signification est mis à mal, c'est justement pour remplir de la manière la plus propice cette fonction-là.

Côté passant, on peut attendre de lui, de son témoignage, qu'il donne le récit de sa cure organisé à partir d'un point final, d'un point de clôture qui en permette la lecture et qui en somme attache la tresse et évite qu'elle se défasse.

Aucune bonne volonté ne pourra se substituer à l'absence de production de ce point de clôture. La psychanalyse en intension, la psychanalyse didactique selon les termes de Lacan, a une part de sa raison d'être dans le fait « de constituer la psychanalyse comme expérience originale, de la pousser au point qui en figure la finitude pour en permettre l'après-coup, effet de temps, on le sait, qui lui est radical<sup>4</sup> » et, ajoute Lacan, qui l'isole de la thérapeutique pour laquelle cette opération est impossible.

Il ne s'agit donc pas dans la passe, pour le passant, d'écrire son autobiographie mais de livrer, donner les signifiants qu'il a rencontrés, qui se sont dévoilés à lui, qui ont été produits jusqu'à ce  $S_1$  imprononçable, impossible à prononcer, dont on ne peut parler qu'en l'approchant avec d'autres signifiants ; qu'il dise les rêves cruciaux, les séquences de fantasmes, les événements de la cure, son rapport au transfert, à l'analyste qui l'a conduit, à son acte, pour que peut-être on puisse élaborer à partir de quel fantasme le désir de l'analyste — celui-là, singulier — s'est construit.

Car si le sujet s'est constitué de l'effacement de ses traces, quelles traces de cette opération l'analysant passant a-t-il repérées dans sa cure ? Quelles traces de cet objet qui constitue son être ?

Dans cette fameuse « traversée du fantasme » — difficile de ne pas se servir de notre langue de bois — peut-on lire ou entendre qu'il y est question de la rencontre du sujet avec son être d'objet, d'une sorte de télescopage dans

---

<sup>4</sup> J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967... », *Scilicet* n° 1, Paris, Seuil, 1968, p. 17.

lequel sujet et objet s'identifient réciproquement, voire se confondent, au point que Lacan a pu parler de sujet (a).

C'est cela qu'un témoignage peut éclairer, dans le mécanisme de cette aussi fameuse destitution subjective au cours de laquelle le sujet n'est pas représenté par un signifiant : son nom propre ne le représente plus, n'est plus porteur de la marque qui le représente. Ainsi est-il renvoyé à ce versant objectivant du fantasme qui l'identifie comme objet. C'est une autre façon de dire que ce qui est exclu du symbolique va à une réparation dans le réel. Ce qui n'est plus représenté par un signifiant se manifeste dans un tourbillon pulsionnel où peut prévaloir un de ces objets pulsionnels dont nous savons qu'ils sont quatre — la voix et le regard, la merde et le sein. Dans ce tourbillon l'objet pulsionnel ne représente pas le sujet, il est le sujet. Le sujet retrouve son identification d'objet parce qu'il n'est plus soutenu par le signifiant : ça manque de père.

C'est un phénomène dont on doit trouver dans le témoignage du passant plus que des traces, mais des éléments pour éventuellement construire la façon dont le sujet s'est constitué en effaçant une chose avec une autre chose, en effaçant un objet avec un autre objet.

On doit pouvoir entendre ou lire la façon dont l'analysant a rencontré ce point de butée du réel qui fait la théorie de la psychanalyse comme la cure : pas finie.

Pas finie mais terminable et terminée, d'avoir rencontré réellement cet impossible à finir : le signifiant ne recouvre pas le réel. Le savoir est marqué par la barre ; le passant est censé pouvoir articuler cela, la façon dont l'Autre est marqué par la barre (A).

Entendons qu'il ne s'agit pas de connaissances, mais d'un savoir inscrit et qui fait l'être. Puisque, comme l'écrit Lacan dans la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », ce moment reste son essence même si après ça lui passera<sup>5</sup>.

Je pense que le témoignage du passant doit porter pour être lu d'une manière ou d'une autre ces éléments de lecture, je veux dire, dans sa propre singularité. Au cartel de savoir lire — ce n'est pas facile —, pas de les deviner. On ne lit pas dans le texte du passant comme on lirait dans le marc de café.

Au texte manquant, aux défaillances du texte les membres du cartel ne peuvent substituer leurs propres défaillances, leurs propres affects, les propres significations de leur fantasme.

Sauf à manquer le texte.

---

<sup>5</sup> Cf. J. Lacan, « Proposition... », *op. cit.*, p. 26.